

# Le traducteur littéraire face aux *realia* coréennes

Guillaume Jeanmaire  
(Korea University)

Jeanmaire, Guillaume (2015). Le traducteur littéraire face aux *realia* coréennes (in English: Literary translators when faced with Korean *realia*). *Foreign Language Education Research*, 18, 53-73.

Face aux *realia* coréennes, les traducteurs littéraires recourent à deux grands types de stratégies : celles qui visent à préserver l'identité culturelle du terme d'origine (en explicitant le sens) et celles qui favorisent le sens : stratégies de substitution. Si la substitution par une périphrase explicative alourdit souvent le texte, le recours à un terme hyperonymique ou à une définition concise se révèle idoine lorsque la *realia* ne fait office que de toile de fond. La stratégie acclimatisante consistant à suppléer à une *realia* de la langue-culture source une entité de la langue-culture cible (ou d'une langue-culture tierce plus familière au lectorat francophone, notamment japonaise) de fonction analogue gomme non seulement l'identité culturelle du terme d'origine, mais lui en confère même une autre. Lorsque la *realia* occupe une place centrale et qu'elle est récurrente sur le plan infratextuel et/ou intertextuel, la stratégie du *maintien* assorti d'une explicitation du sens se justifie et permet de conserver la couleur locale du texte source et la *realia* coréenne *maintenue* pourra ainsi un jour enrichir la langue française.

**Key Words:** *realia*, contexte, identité culturelle, traduction littéraire, stratégie acclimatisante, ethnocentrisme

## I. Introduction

Les *realia* (Florin, 1993) coréennes, désignant des réalités ou entités propres à la « langue-culture » coréenne, notre langue, n'ont pas d'équivalent lexicalisé en français. Ces *realia* peuvent être aussi bien des noms propres (ex. Silla<sup>1</sup>) que des noms communs tels que *k(g)imchi*. Ayant déjà traité les noms propres dans Jeanmaire (2008), nous limiterons cette étude aux noms communs. Les *realia* sont des termes propres à la culture coréenne qui n'ont aucune réalité dans notre langue. Elles peuvent se diviser en plusieurs catégories et représentent autant d'aspects de la culture coréenne. Certaines sont relatives à l'habitat traditionnel coréen, à la gastronomie coréenne, aux vêtements, aux instruments de musique, au bouddhisme, au chamanisme, aux us et coutumes coréens, etc. D'autres désignent des unités de mesure (ex. *geun*, unité de poids, environ

---

<sup>1</sup> Nom d'une époque, royaume de Silla, souvent traduit abusivement par *dynastie*.

500 g., *pyeong*, environ 3,3 m<sup>2</sup>) ou des unités relatives au découpage administratif territorial spécifiques à la Corée (ex. *ri*, *myeon*).

Face aux *realia* coréennes, les traducteurs littéraires recourent à deux grands types de stratégies. Les premières sont des stratégies acclimatisantes ou naturalisantes (« naturalisation/domestication » de Venuti 1995) qui privilégient le sens. Elles gommement partiellement, mais le plus souvent complètement les références culturelles, et sont orientées, pour reprendre la terminologie de Meschonnic, vers la « langue-culture » cible. Ces stratégies consistent à substituer à la *realia* de la « langue-culture » source soit une « explicitation » (Toury 1995) ou une « définition » (ou « description », périphrase explicative, Grit, 1997), soit une entité de la « langue-culture » cible de fonction analogue ou similaire (« terme avoisinant » de Toury, 1995, « approximation » de Grit, 1997, « équivalence fonctionnelle » de Nida, 1964). L'effet produit par l'équivalent proposé dans la langue-culture cible est similaire à celui ressenti par le lecteur source. Cette entité de fonction analogue ou d'effet équivalent peut aussi être une *realia* de la « langue-culture » cible ou d'une « langue-culture » tierce plus familière au lectorat francophone, notamment japonaise (« adaptation » de Grit, 1997).

Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons aux stratégies qui, par souci de fidélité et d'authenticité du terme d'origine, privilégient « la lettre » (Meschonnic) et s'apparentent aux stratégies de *foreignizing* de Venuti (1995). Deux stratégies s donnent la priorité à la « lettre » : (1) le littéralisme sémantique (« équivalence formelle » de Nida, 1964) et (2) le « maintien » (Grit, 1997). S'agissant d'un emprunt ponctuel et non d'un mot faisant partie intégrante de la langue d'accueil, nous préférons parler ici de *maintien*. Ces deux stratégies sourcières nécessitent souvent une note de texte ou l'insertion d'informations pour en expliciter le sens ou au travers d'une note de texte. Ces deux grands types de stratégies rejoignent les dichotomies conceptuelles : *foreignizing*, *traduction exotisante/domestication*, *traduction naturalisante* (Venuti, 1995), mais aussi : *orientation source/cible* (Toury 1995 : 61), *sourcier/cibliste* (Ladmiral, 1986), *traduction éthique/ethnocentrique*, *décentrement/annexion* (Meschonnic, 1980), *overt/covert* (House, 1977), *verres colorés/transparentes* (Mounin 1994/1955).

## II. Stratégies acclimatisantes

### 1. « Définition » ou « explicitation » de la *realia*

Afin de traduire les *realia* coréennes, ces derniers n'ayant pas d'équivalent lexicalisé dans la langue-culture d'accueil, la sémantisation des *realia* peut s'effectuer en leur substituant une « explicitation » (Toury 1995) ou une « définition » ou « description »

(Grit 1997). En effet, remplacer une *realia* par une périphrase explicative ou par sa définition alourdit souvent le texte traduit, le rend indigeste et, de fait, entrave la lecture. Alors que le coréen n'utilise qu'un seul mot, *haejang(guk)* est rendu par une lourde périphrase :

- (1) 하지만 그는 부듯가까지 나가 아침 **해장(haejang)**을 끝내고 나서도 그 길로 곧 배를 타버리지 못했다. Mais après avoir avalé une soupe de sang de bœuf froide pour soulager sa gueule de bois, il se dirigea (...) (Yi, 1976/1998, p. 109 traduit par Choe et Maurus, 1991, p. 73)

Non seulement, cette stratégie se révèle lourde, mais comporte souvent des inexactitudes comme en (1) : cette soupe n'est pas froide, et surtout il est difficile et lourd d'expliquer avec exactitude ce qu'est un *haejang(guk)*, ce dernier étant en plus lié à une coutume coréenne. De manière générale, la plupart des termes culinaires demandant souvent une explication très longue pour être rigoureuse, la stratégie consistant à substituer à la *realia* sa définition est trop lourde et souvent peu satisfaisante. Plus que le contenu de la soupe *haejangguk* ou d'une autre *realia* culinaire, autrement dit les ingrédients qui la composent, c'est la fonction de la *realia* qu'il est important de transmettre au public francophone. Plutôt que de substituer à la *realia* coréenne sa définition complète, afin d'éviter une trop grande lourdeur, on lui cherche un équivalent sémantique en lui substituant son hyperonyme et surtout la fonction qu'elle occupe dans le contexte en question. Ainsi, dans (1), nous mettrions uniquement: *une soupe pour soulager sa gueule de bois*.

De même, substituer à une *realia* coréenne une « définition » ou « description » (Tourey, 1995) concise telle que *choux pimentés* pour *gimchi*, *rouleaux de riz aux algues* pour *gimbap*, et *parquet extérieur* ou pis encore *plancher extérieur* pour *maru* nous semblent fort réducteurs. La *realia* culinaire *tteok* (ou ses variantes telles que *injeolmi*), pâte de riz étuvée et pilonnée, est parfois traduite à juste titre par sa « définition » simplifiée: *pâte de riz*, mais trop souvent à tort par sa définition abusive *gâteau de riz* traduit de l'anglais (*rice cake*) en français (Hwang, 2000, p. 130, traduit par Jeong et Batilliot, p. 397). La soupe de *tteok* que l'on mange au nouvel an lunaire devient alors de la soupe de gâteaux de riz. De plus, le « gâteau de riz » évoque pour les francophones du riz au lait.

À force de chercher à simplifier une définition, on arrive à des équivalents lointains. Le mot *gâteau* est alors souvent employé de manière abusive: on rencontre par exemple *gâteau au miel* pour *yaksik* (riz glutineux cuit avec des châtaignes, des kakis séchés, des jujubes, du miel, etc.) ou *gâteau de sésame* pour *kkae-yeot* (sorte de caramel au sésame). Pour rester dans les termes culinaires, la définition concise *gratin de riz* est proposée

comme traduction pour le *nurungji*, fine croûte de riz roussi et croustillant que l'on racle au fond de la marmite ou de l'autocuiseur qui est un simple en-cas (dont les Coréens sont friands) et non un véritable plat consistant comme le gratin. *Sungnyung*, le même *nurungji* allongé avec un peu d'eau bouillante puis souvent recuit, est parfois traduit par *eau de riz*, qui est loin d'être un équivalent satisfaisant. La définition simplifiée *viande bouillie* est loin des tranches de viande marinées puis grillées sur le feu qui correspondent au *bulgogi*. En somme, substituer à une *realia* coréenne sa définition simplifiée est une solution, mais à condition de partir d'une bonne définition et de tenir compte d'autres paramètres dont notamment le contexte et la fonction de la *realia*. Lorsqu'on essaie de substituer à une *realia* coréenne la formulation simplifiée de sa définition, les équivalents sémantiques obtenus sont souvent lointains, réducteurs et parfois même erronés.

## 2. « Traduction de l'essence » ou omission pure et simple

Les traducteurs suppléent parfois à la *realia* un terme générique, ce que Grit (1997) nomme « traduction de l'essence ». Cette stratégie de substitution hyperonymisante permet de sémantiser la *realia* coréenne et se justifie d'autant plus lorsque la *realia* passe au second plan (*realia* « *as-background* ») (Ivir, 1987, voir section III.2.). Le rendu est concis et donc allège le texte, évitant ainsi un appel de notes. Dans le cas contraire, cette stratégie se révèle réductrice.

- (2) 그런데 내가 막 점심으로(en guise de déjeuner) 시킨 라면 (*ramyeon*)을 비우고 나왔을 때 방문을 열고 들어선 사람이 있었다. Je venais à peine de vider le bol de **nouilles** que j'avais commandé quand quelqu'un entra. (Yi, 2005, p. 220, traduit par Leverrier, 1995, p. 99)

Lorsque la *realia* fait seulement office de toile de fond (*realia* « *as-background* ») comme en (2), la substitution par un terme générique voire son omission pure et simple peut être idoine. Dans (2), la *realia* *ramyeon* ne servant qu'à restituer le contexte, le recours à l'hyperonyme *nouilles* est pertinent et surtout préférable à une périphrase de type encyclopédique. Une autre solution serait de ne pas traduire la *realia* : *Je venais à peine de finir mon déjeuner, lorsque quelqu'un entra.*

On rencontre souvent l'hyperonyme *alcool* pour *soju* (alcool populaire), mais ce terme étant omniprésent sur le plan intertextuel, le *maintien* est souvent mieux adapté. Le traduire par *tord-boyaux* permettrait de mieux rendre le côté bon marché et populaire de cet alcool, surtout lorsqu'il s'agit d'un milieu populaire comme c'est souvent le cas dans les œuvres littéraires coréennes.

Lorsqu'on traduit une *realia*, de nombreux paramètres entrent en jeu, dont le contexte, la fonction de la *realia*, le public visé, son occurrence sur le plan intratextuel ou extratextuel, etc. En effet, il n'existe pas une solution unique et idoine face à une même *realia*. Les traducteurs littéraires en tiennent compte avant d'opter pour telle ou telle stratégie. Parfois, l'omission pure et simple est de mise, notamment lorsque la *realia* fait office de toile de fond. On ne traduit pas mécaniquement une *realia* en lui substituant un mot dans la langue d'accueil, quelle que soit la stratégie adoptée par le traducteur littéraire. En somme, la traduction d'une *realia* ne se fait pas à l'échelle du mot, mais du texte entier.

### 3. « Approximation », « adaptation » ou « création lexicale »

Pour acclimater la *realia* à la « langue-culture » d'accueil, la sémantisation de la *realia* peut s'effectuer par la stratégie consistant à remplacer une *realia* de la « langue-culture » source par une entité de la « langue-culture » cible de fonction analogue (« terme avoisinant », Toury 1995, « approximation » de Grit, 1997) et/ou d'effet équivalent, à savoir celle consistant à substituer à un concept inconnu de la « langue-culture » source un concept connu du public d'accueil, qui a une fonction équivalente à celle du concept de la langue-culture source (cf. « équivalence fonctionnelle » de Nida, 1964, p. 159 ou « équivalence d'effet »). Cette entité de fonction similaire à celle de la *realia* d'origine peut être une *realia* de la « langue-culture » cible ou d'une « langue-culture » tierce qui lui est plus familière (japonaise ou chinoise<sup>2</sup>) (« adaptation » de Grit, 1997).

Cette stratégie acclimatante ou naturalisante de l'« adaptation » peut être, selon le contexte, trop ethnocentrique (annexion de Meschonnic, 1980), gommant l'identité culturelle de la *realia* d'origine. Ce genre de traduction peut en effet décevoir le lecteur qui s'attendait à être dépaysé par la lecture d'un roman coréen. Ainsi, *pizza coréenne* ou *galette coréenne* ou encore *crêpe coréenne* sont souvent les équivalents proposés pour *jeon*, épaisse galette coréenne. Le célèbre *bulgogi* (tranches de bœuf marinées puis grillées sur le feu) est souvent assimilé à un barbecue. On rencontre également *sorcière* pour *mudang* (prêtresse chamanique, chamane), *vin* pour *soju*, *nougat* pour *yeot* (sorte de caramel), *cythare* pour *gayageum* (sorte de cithare à douze cordes), *geomungo* (sorte de cithare à six cordes) ou *ajaeng* (sorte de cithare cintrée à sept cordes), *flûte traversière* pour *daegeum* (sorte de flûte traversière en bambou), *vièle* pour *haegeum* (sorte de vièle

---

<sup>2</sup> La *realia* du texte de départ fait alors référence à une entité commune à d'autres langues-cultures qui exercent des influences globalisantes dans la langue-culture de départ.

coréenne à deux cordes). Pis encore, *galbitang* (travers de bœuf marinés) est souvent remplacé par *pot-au-feu*, ce qui lui confère une identité culturelle française.

Lorsque l'image véhiculée par une *realia* de la langue-culture source diffère de celle de son équivalent dans la langue-culture cible, la stratégie de l'« adaptation » n'est pas idoine. Ainsi, la *realia gwangeo* (hoe) qui désigne un poisson noble en coréen est généralement traduite par *carrelet (cru)* (Youn, 1999, p. 123, traduit par Byon, et Lee, 2003b, p. 101), considéré en France comme un poisson commun. *Flet* ou *turbot* transmettrait la même image de qualité supérieure, le même ressenti au lecteur francophone (équivalence d'effet). De plus, dans le contexte, les protagonistes, faute de langoustes royales, commandent ces poissons nobles.

La stratégie acclimatisante de l'« approximation » ou celle de l'« adaptation » peut néanmoins se justifier dans certains contextes. Ainsi, *boricha*, étant servi gratuitement en guise d'eau, peut se traduire par *eau* (« approximation » de Toury, 1995, « équivalence fonctionnelle » de Nida, 1964) ou *carafe d'eau* (« adaptation » de Grit, 1997), ayant la fonction que la *realia boricha* dans la « langue-culture » de départ. Comme le souligne Aixelá (1996, 58), toute référence culturelle joue un rôle textuel spécifique et les difficultés de traduction peuvent aussi découler de la différence de fonction dans la « langue-culture » d'arrivée.

Les *realia* relatives à la culture de l'alcool coréenne comme *1cha*, *2cha*, *3cha*, etc. (premier « tour », deuxième « tour », troisième « tour », etc., autrement dit étapes ou arrêts d'une soirée arrosée) posent également problème aux traducteurs. Une soirée arrosée se déroule en général de la manière suivante : on commence dans un restaurant, appelé *il-cha* (*1-cha* : « première étape »), où l'on prend un repas bien arrosé, et ensuite on passe dans un premier bar pour la « deuxième étape », voire dans d'autres pour les étapes suivantes.

- (3) “홍 선생, 우리 이차(2-cha) 갑시다.” [Allons à la deuxième étape]  
 Professeur Hong, allons boire un coup! (Lee, 1992, p. 160, traduit par Kim et Coulon, 2005, p. 69)

Ces *realia* sont traduites soit de manière approximative (« approximation » de Grit, 1997): *2-cha* est traduit en (3) par *boire un coup*, soit par la stratégie de l'« adaptation » : *2cha*, *3cha* sont rendus respectivement par *premier* et *deuxième bars* (cf. tournée des bars), *1cha* la première étape étant généralement un restaurant. Cependant, il est regrettable de vouloir effacer cette marque d'originalité culturelle. À l'instar de Venuti (1995), de Berman (1999) ou Meschonnic (1995), nous ne sommes pas partisan d'une traduction trop ethnocentrique, trop naturalisante voire annexisante. Nous trouvons regrettable de vouloir effacer toute marque d'originalité ou d'identité culturelle, toute

trace d'altérité, comme si le texte traduit avait été directement écrit dans la langue traduisante (*domestication* ou *naturalisation* de Venuti 1995). De plus, traduire *2cha* [deuxième étape d'une soirée arrosée] par *boire un coup* ferait penser au lecteur qu'il s'agit du premier bar, de la première étape de la soirée arrosée, autrement dit que les protagonistes n'ont encore rien bu. Pour être précis, nous parlerions ici de *deuxième étape (arrêt ou acte) d'une soirée arrosée* et traduirions (3) par: *Allons dans un premier bar pour la deuxième étape de la soirée.*

Le transfert peut se faire également vers une *realia* de la civilisation japonaise, cette dernière étant mieux connue du public francophone. En effet, les traducteurs suppléent trop communément à une *realia* coréenne une *realia* japonaise, non seulement plus familière au lectorat francophone, mais aussi le plus souvent lexicalisée en français (*futon, tatami, sushi, tofu, saké, karaoké*). Lorsqu'il existe un équivalent japonais connu des Occidentaux, les traducteurs y font parfois appel et vont ainsi traduire *dubu* par *tofu* (voir exemple 20), *baduk* par (*jeu de*) *go* et *gisaeng* par *geisha*. Pour éviter de japoniser le texte coréen, afin de préserver la couleur locale, plutôt que d'utiliser les *realia* japonaises, ne vaudrait-il pas mieux employer l'équivalent français *courtisane* (lorsqu'il s'agit d'un texte ancien) ou recourir à la stratégie du *maintien* assorti d'une note infrapaginale lorsque le texte est contemporain? Le *maintien* de *dubu* et celui de *baduk* précédé de son hyperonyme (*jeu de baduk*) ont le mérite de conserver la couleur locale, la *coréité* de ces *realia*. Pour la même raison, nous préférons traduire 유자 par *cédrat* que par son équivalent lexicalisé japonais *yuzu*. Par ailleurs, les *realia* japonaises prétendues équivalentes ne sont pas toujours bien choisies. Par exemple, remplacer *soju* par *saké* nous semble abusif et inexact, le *soju* étant un alcool de patate douce, contrairement au saké, alcool de riz.

- (4) 늘어진 위장은 이제 점심에 곁들인 소주(soju) 한 잔으로는 꿈  
 짝도 하지 않았다. Un verre de **saké**, pris pendant le repas, ne me fait  
 aucun effet. (Oh, 1986, p. 177, traduit par Lee, 2003, p. 68)

En outre, le mot *saké* est employé au Japon dans le sens d'alcool en général. Dans le sens du *Petit Robert*, les Japonais nomment le saké *nihonshu*. De même, traduire *norae-bang* par *karaoké* n'est pas une bonne solution: un *norae-bang* se différencie d'un karaoké: *norae-bang* est un commerce où l'on se retrouve pour chanter dans des cabines privées (*bang*) pouvant accueillir jusqu'à une dizaine de personnes. Or, l'image que l'on se fait des karaokés en France n'est pas la même: on y chante en public tous réunis dans la même salle.

On rencontre aussi des mots d'origine japonaise, bien que non lexicalisés (autrement dit encore au stade de xénismes), comme *miso* pour *doenjang* (pâte de soja fermentée) ou *ramen* pour *ramyeon* (voir supra):

- (5) "혹시 하루 세 끼를 라면(ramyeon)만 먹고 사는 사람 얘기 들어봤어요? 그것도 무려 이십오 년 동안 말예요." - Avez-vous par hasard entendu parler d'un homme qui ne mangeait que des **ramens** trois fois par jour et ceci, depuis vingt-cinq ans ? (Youn, 2001, p. 20, traduit par Lee et Ziegelmeier, 2003a, p. 21)

Plutôt que d'employer l'équivalent japonais *ramen* de *ramyeon*, on pourrait rendre cette *realia* par une définition concise: *nouilles instantanées*. Dans ce contexte, contrairement à (5), la précision *instantanée* est de mise. Par ailleurs, même si certaines *realia* ont un équivalent, ou plutôt prétendu équivalent dans la langue japonaise, il est préférable d'éviter un terme japonais (ne serait-ce que pour des raisons historiques: trente-cinq ans de colonisation japonaise), surtout quand ce dernier n'est pas lexicalisé, autrement dit est encore au stade de xénisme et non à celui d'emprunt. Même lorsqu'il s'agit d'un emprunt, l'équivalent japonais gomme non seulement la couleur locale du texte, mais de plus ces prétendus équivalents ne véhiculent pas la même image que le terme coréen d'origine. Les *ramyeon* coréens sont généralement pimentés servis dans un simple bouillon et en forme de spirale, contrairement aux *ramen* japonais (de forme variable, généralement plats), servis dans un bouillon à base de viande beaucoup plus consistant.

Il arrive également que les traducteurs confèrent une identité culturelle chinoise à la *realia* coréenne d'origine. Le *japchae* (vermicelles transparents sautés avec des lamelles de bœuf et des légumes émincés) est souvent remplacé par son homologue chinois *chop suey*, de même que *mandu* (sorte de raviolis coréens farcis à la viande de porc ou au *kimchi*) par *dim sum* (« raviolis » chinois de la province du Shandong *jiaozi* 饺子 en chinois) dont l'aspect et le contenu sont pourtant fort différents. Or les *mandu* ne sont pas des raviolis chinois mais coréens qui, nous venons de le voir, se différencient aussi bien par leur goût que par leur forme. De même, traduire *gim*, *bokkeumbap*, *janggi*, *beotkkot*, *maesil*, *bae* et *baechu* respectivement par *nori*, *riz cantonnais*, *échecs chinois*, *fleurs de cerisier japonais* voire *sakura*, *abricot/poire japonais(e)/du Japon* ou *poire nashi* et *choux chinois* conférerait une identité culturelle japonaise ou chinoise à ces *realia* coréennes. De plus, la « poire japonaise » est grosse, ronde et surtout granuleuse et l'« abricot japonais » s'apparente davantage à une prune. Quant à *janggi*, l'on peut hésiter entre *échecs coréens* et *échecs chinois*, même si ce jeu est en effet d'origine chinoise. Cependant, dans un texte littéraire coréen, il serait préférable de parler respectivement de *feuilles d'algues (séchées)*, de *riz sauté*, *échecs (orientaux/asiatiques)*,



*fleurs de cerisiers, prune, poire et chou* (« traduction de l'essence », Grit, 1997). L'on préférera également le nouvel an *lunaire* au nouvel an *chinois* pour la fête de Seol(lal). Il est en effet souhaitable, pour une œuvre littéraire coréenne, d'éviter la sinisation ou la japonisation de la *relia* d'origine. En somme, l'*adaptation* a le double inconvénient de gommer à la fois l'identité culturelle du terme d'origine, mais en plus de lui en conférer une autre.

Sans doute par souci de concision, les traducteurs vont parfois jusqu'à créer un néologisme (création lexicale).

- (6) 아줌마를 불러서 때를 밀었다. 체격이 남자 같은 **때밀이** (**ttaemiri**) 여자는 나에게 방향을 바꾸라고 가끔씩 옆구리나 궁둥이를 슬쩍 치고는 했다. Puis je m'abandonnai aux mains de la **décrasseuse** qui nettoya mon corps. Bâtie comme un homme, elle me donnait de temps en temps une tape sur les flancs ou les fesses pour m'ordonner de me tourner. (Hwang, 2000, tome 2, 104, traduit par Jeong et Batilliot, 2005, p. 375)

Le néologisme *décrasseuse* est loin d'être satisfaisant pour traduire *ttaemiri* (personne préposée aux massages exfoliants dans les bains publics). Non seulement, ce mot n'existe pas, mais surtout ce n'est pas de la crasse que la « *décrasseuse* » enlève, mais des peaux mortes.

### III. Stratégies de décentrement

#### 1. Littéralisme sémantique

Intéressons-nous à présent aux stratégies de « décentrement » (Meschonnic, 1980, cf. « *foreignizing* »), celles qui privilégient la « lettre » au sens de Meschonnic, autrement dit le *signifiant* de la *relia*, son identité culturelle : le littéralisme sémantique et le *maintien* (Grit, 1997).

Pour rendre les *realia*, la traduction littérale est certes plus proche du signifiant d'origine, de la « lettre » que du sens. Cette stratégie privilégie l'identité culturelle du terme d'origine, mais se révèle souvent réductrice et surtout opaque. Le littéralisme sémantique peut offrir une image bien différente de la réalité que représente la *relia*.

- (7) 그림요 다른 건 빠져도 **회식(hoesik)**에 빠질 수가 없죠. On peut tout manquer mais pas un repas entre collègues. (Lee, 1992, p. 158, traduit par Kim, Lee et Coulon, 2005, p. 67)

- (8) 청개구리(cheong-gaeguri)가 슬피 우는 것은 이러한 내력을 가진 때문이라는 것이다. Voilà l'origine du coassement des **grenouilles vertes**. (Pak 1972, 139, traduit par Coyaud et Li, 1995, p. 105)

Le mot *hoesik*, repas alcoolisé entre collègues auquel il est obligatoire d'assister sous peine de s'exclure, de se désolidariser de ses collègues (ces derniers percevant cette attitude comme une véritable trahison), a été traduit quasi littéralement par *un repas entre collègues*. Le littéralisme sémantique ne permet pas au lectorat francophone de comprendre pourquoi le fait de ne pas participer à un *hoesik* est synonyme d'exclusion et n'est pas sans répercussions négatives sur la carrière de l'employé.

Dans (8), la *realia cheonggaeguri* a été traduite littéralement par *grenouille verte*. Or, il s'agit de *Hyla (arborea) japonica*, sorte de rainette asiatique. De même, *songibeoseot (Tricholoma matsutake)*, sorte de tricholome, champignon comestible poussant sous les pins) est communément rendu par *champignon du pin*. Certes, ce sont bien des champignons. Cependant, nous le traduirions par *tricholome des chevaliers* (ou *équestre*), car ce dernier pousse lui aussi sous les pins, et surtout car c'est un champignon très prisé. L'image noble d'un champignon prisé qu'il véhicule dans le Sud-Ouest de la France (celle des chevaliers) s'apparente à celle véhiculée en Corée par le *Tricholoma matsutake*.

Afin de souligner l'étrange de la *realia* coréenne traduite littéralement, les traducteurs recourent parfois à des marques typographiques (guillemets, italiques, etc.) et à une note de texte pour en éclaircir le sens.

- (9) 일층은 부대찌개(budaejjigae) 전문 식당이고 (...) Le rez-de-chaussée était occupé par un restaurant de **« soupe de caserne\* »** ... \*Note des traducteurs : Plat né dans le quartier de la base militaire américaine d'Uijôngbu dans la province du Kyônggi, à base de jambon, de bacon et de saucisses américains qu'on fait bouillir avec un assaisonnement épicé ainsi que du ramyôn. (Hwang, 2000, tome 2, 198, traduit par Jeong et Batilliot, 2005, p. 458)

On appelle ainsi le plat *budaejjigae* (« soupe ou ragoût de la caserne »), car ce plat est né dans une caserne militaire et qu'il est né du mariage entre la nourriture coréenne, en l'occurrence du *kimchi*, et la nourriture américaine apportée par les soldats américains. Dans ce contexte où le restaurant passe au second plan, nous aurions omis la traduction de la *realia*, ou mieux aurions traduit l'image péjorative qu'elle véhicule, celle d'une gargote de fortune.

## 2. « Maintien »

Lorsqu'on est confronté à des termes qui n'ont aucune réalité dans la « langue-culture » cible, afin de combler ce trou lexical, le « maintien » assorti d'une note est la solution la plus concise et la plus fidèle ou authentique, préservant l'identité culturelle, l'étrangéité de la *realia* d'origine. La stratégie du *maintien* est particulièrement adaptée aux termes récurrents (tant sur le plan infratextuel que sur le plan intertextuel), tels que *maru*, *soju* ou l'incontournable *kimchi*, ces *realia* étant connues des lecteurs avertis. Elle a le mérite de préserver la saveur locale de la *realia* d'origine, celle du *kimchi* ou *gimchi*, et ainsi de dépayser le lecteur. Cependant, pour une *realia* non récurrente, cette stratégie peut être source d'opacité (voir exemple 22). Le *maintien* est une technique de traduction très courante, mais qui, contrairement aux idées reçues, n'est pas un renoncement du traducteur, l'aveu d'un échec. Les *realia maintenues* sont des xénismes qui nécessitent pour le lecteur francophone lambda une explicitation du sens par le biais d'une note. Enfin, la stratégie du *maintien* a le mérite de favoriser la lexicalisation de certains de ces « xénismes ». Les plus récurrents d'entre eux (*kimchi*, *soju*) passeront un jour au stade d'emprunts et n'auront alors plus besoin d'être explicités dans une note.

Le *maintien*, plutôt qu'une stratégie de substitution acclimatante, se justifie davantage, lorsque la *realia* y occupe une place centrale, ce qu'Ivir (1987) nomme « *culture in focus* » (par opposition à « *culture-as-background* »). Comme le souligne ce dernier, il convient de s'interroger sur la pertinence de la *relia*, d'en évaluer la fonction attribuée par l'auteur dans le contexte en question, afin d'observer s'il s'agit d'un élément qui place la culture au centre (*realia* « *in focus* ») ou bien si la *realia* fait seulement office de toile de fond (*realia* « *as-background* »), de contexte.

Le seul *maintien*, le plus souvent, ne suffit pas. Il doit alors être conforté par d'autres procédés, être assorti d'une explicitation du sens du référent culturel, par insertion dans le corps du texte ou par le biais d'une note. L'insertion du contenu d'une note ou d'un commentaire dans le texte même peut figurer entre parenthèses derrière la *realia maintenue*, exactement comme si le contenu de la note avait été déplacé dans le corps du texte, ou bien le précéder et être suivie d'un rappel du signifiant d'origine entre parenthèses, séparé par une virgule ou simplement juxtaposé.

(10) Il ôte ses vêtements et son chapeau en cône, **kas** (...) (Coyaud et Li, 1982, p. 58)

(11) Il la fait monter dans une chaise à porteurs (**kama**). (Coyaud et Li, 1995, p. 142)

(12) 그 아이의 입가에 찌개가 조는 것처럼 자글자글한 웃음이 감

돌았다. Un faible sourire a tournoyé sur ses lèvres, comme si elle picorait une soupe jjigae. (Pak, 1994, p. 39, traduit par Maurus et Mun, 2006, p. 60)

(13) 애 기르는 일의 가장 어렵고 손 많이 가는 고비에서 놓여났다는 해방감에서였는지 동창계 모임에서 느긋하게 화투(hwatu)판에 끼어 들게 되었다. Troublée par le soulagement d'en avoir fini avec la partie la plus pénible de l'éducation, j'étais restée tard après une réunion d'amis pour jouer aux cartes hwat'u. (Pak, 1994, p. 63, traduit par Maurus et Mun, 2006, p. 97)

(14) 조그만 종뎅이를 허리에 달고 거한 산중에 드문드문 박혀 있는 도라지(doraji), 더덕(deodeok)을 찾아가는 것이었다. ... Au petit matin, dès qu'elle avait ouvert les yeux, elle prenait sa sacoche, et se précipitait avant tout le monde à la montagne pour cueillir ici ou là quelques plantes recherchées, comme la raiponce ou les racines de todok. (Kim 1997, p. 18, traduit par Choi et Juttet, p. 13)

(15) (...) étant couchée à la place la plus chaude de l'ondol (plancher chauffé par la fumée conduite par un système de canalisation circulant sous une couche de dalles de pierres couvertes de ciment et de papier huilé), elle avait plutôt chaud (Han, traduit par Byon-Ziegelmeier, Lee et Mine, 1995, p. 13)

Dans (10) et (11), le public visé étant juvénile (contes pour enfants), le rappel du signifiant d'origine nous semble parasite. Le type de lectorat s'avère en effet un paramètre à ne pas négliger lors de la traduction d'une *realia*. Lorsque l'insertion du sens est une définition concise (contrairement à celle de l'exemple 15), le lecteur n'est pas trop gêné lors de sa lecture. L'insertion d'informations dans le texte même offre l'avantage d'être immédiatement accessible au lecteur, de ne pas interrompre sa lecture pour consulter un glossaire en fin de volume ou une note de bas de page. Lorsqu'on fait précéder la *realia maintenue* d'un terme générique ou hyperonyme (13), le *maintien* de la *realia* assorti d'une insertion légère d'informations dans le texte même a le mérite de ne pas encombrer ou alourdir le texte traduit. Cependant, les *realia hwatu* et *jjigae* ne faisant office que de toile de fond, nous aurions opté dans ce contexte pour une stratégie acclimatante en suppléant à la *realia* respectivement les hyperonymes *cartes* et *soupe* (exemples 12 et 13). En revanche, dans (14), la stratégie du *maintien* assorti d'une explicitation du sens du signifiant (ajout par *incrémentialisation* du terme hyperonymique: « *racines* », et surtout de l'image que véhiculent ces *realia*: (racines) « *recherchées* », rares et prisées) s'imposait. L'effet produit sur le lecteur cible est ains

i le même que celui ressenti par le lecteur source (équivalence d'effet de Nida, 1964, p. 159, cf. supra).

La *realia maintenue* peut se trouver insérée au milieu de l'explicitation de son sens.

(16) Le marchand de sel pénètre dans la chambre *anpang*, occupée par la maîtresse de maison. (Coyaud et Li, 1979, p. 34)

La *realia anbang* maintenue (désignant ici la chambre de la maîtresse de maison) se trouve pris en sandwich. Notons à nouveau l'inutilité de *maintenir* la *realia* d'origine, alors qu'elle a déjà été traduite. La stratégie de la substitution de la *relia* par sa définition nous paraît ici une meilleure solution, d'autant plus que le public visé est composé d'enfants. L'insertion de la *realia* d'origine au milieu de sa définition ne pourra que nuire à la lecture.

Lorsque le signifiant *maintenu* précède l'explicitation de son sens (le signifié), cette dernière peut être plus longue, en étant séparée du signifiant par une virgule, ce qui améliore la lisibilité.

(17) 주머니엔 단지 자장면(jajangmyeon) 한 그릇을 먹을 돈밖에는 없었어요. J'avais d'ailleurs à peine suffisamment d'argent en poche pour m'offrir un plat de *Jajangmyeon*, ces nouilles à la sauce de haricots noirs (Youn, 2001, p. 155, traduit par Lee et Ziegelmeier, 2003a, p. 151)

Lorsque l'insertion d'informations dans le texte même ne suffit pas pour expliciter le sens de la *relia maintenue* (ou traduite littéralement) ou lorsqu'un commentaire est nécessaire, les traducteurs assortissent le *maintien* d'une note (cf. exemple 9). Comme le souligne Ballard (2001, p. 166), « *la note n'est pas une marque d'infamie ou d'incapacité (comme le disent certains) mais tout simplement la trace commentée de l'original lorsque son transfert ne peut être assumé par la langue réceptrice* ».

Cette note peut aussi bien figurer en bas de page qu'en fin de volume. Le *maintien* assorti d'une note en fin de volume semble la stratégie la plus appropriée, surtout lorsque la *realia* est récurrente. En effet, il est préférable de faire figurer l'explicitation du sens de la *realia* dans une note en fin d'ouvrage dans un glossaire, plutôt que dans une note infrapaginale ou, pis encore, par « *incrémentialisation* »<sup>3</sup>, le lecteur pouvant s'y reporter à tout moment de sa lecture et n'ayant alors pas besoin alors de revenir en arrière pour chercher la page, ou, plus fastidieux encore, le passage ayant donné lieu à une explication de la *realia* mentionnée pour la première fois. En effet, si le traducteur

<sup>3</sup> Nous empruntons ce terme à Demanuelli & Demanuelli (1995, p. 91). L'incrémentialisation consiste à insérer le sens ou la valeur du référent culturel ou une forme de commentaire dans le texte même.

recourt à l'*incrémentialisation*, l'explicitation du sens de la *realia* étant fondue dans le corps du texte, le lecteur aura beaucoup de mal à la retrouver.

Un autre avantage de la note (surtout si elle figure en fin de volume) est qu'elle n'est pas parasite contrairement à l'*incrémentialisation* qui, lorsqu'elle est trop fournie, alourdit le texte. Cet alourdissement peut être inutile, notamment pour certaines *realia* récurrentes comme *kimchi*, *soju* ou *maru* qui sont déjà connus des lecteurs avertis. De plus, la note en fin de volume permet de fournir au lecteur des explications plus détaillées que la note infrapaginale. Pour toutes ces raisons, nous sommes partisan de la note en fin de volume, et donc, pour les *realia*, d'un glossaire. La note de texte a le double mérite de fournir au public d'accueil des informations plus complètes (que ne le ferait l'*incrémentialisation*), et de ne pas alourdir inutilement le texte traduit.

#### IV. Translittération des *realia*

Contrairement aux langues latines, le *maintien* en coréen nécessite au préalable une transcription ou une translittération de l'alphabet coréen. En raison des nombreux systèmes de transcription de l'alphabet coréen, selon la date de parution de la traduction et selon les traducteurs, les transcriptions varient d'un auteur à l'autre *makkoli/makköli/makoli/makkeolli*, etc. Il sera difficile pour les lecteurs de comprendre que toutes ces transcriptions renvoient à la même *realia*. Même s'il existe un système officiel de transcription de l'alphabet coréen datant d'août 2000, les traducteurs ne l'ont pas tous adopté, sans doute car ce dernier a davantage été conçu pour les lecteurs anglophones que pour les lecteurs francophones. Même dans les traductions parues après août 2000, les traducteurs continuent à adopter chacun leur propre système de transcription (certains optent pour le système actuel officiel, d'autres préfèrent celui de McCune-Reischauer officiel entre 1984 et 2000, d'autres encore fabriquent le leur ou modifient en partie un système préexistant). Or, nous allons dans le même sens que Juttet (2006, 137) : il est grand temps d'uniformiser le système, autrement dit que les traducteurs se mettent d'accord sur un unique système commun et stable afin que les lecteurs puissent s'y retrouver d'un texte à l'autre, se servir des connaissances acquises lors de leurs lectures précédentes. Le plus simple serait d'adopter l'actuel système officiel de transcription promulgué en 2000, excepté pour certains termes déjà lexicalisés ou sur le point de l'être : *taekwondo*, *kimchi*. Enfin, nous sommes partisan d'une transcription et non d'une translittération des *realia*, pour une prononciation proche de leur prononciation réelle.

Afin que les lecteurs puissent se familiariser avec les *realia* les plus courantes, les plus récurrentes, qu'ils puissent se servir de leurs lectures précédentes pour ne plus avoir besoin de

consulter les notes parasites en bas de page ou en fin d'ouvrage, il est indispensable que les traducteurs adoptent le plus rapidement possible un système commun de transcription.

## V. Genre et nombre grammaticaux des *realia*

Outre le problème de la transcription, la *realia maintenue* doit être précédée d'un article. Le problème qui se pose alors est celui de la fixation du genre (masculin ou féminin) et du nombre des xénismes.

Les *realia* maintenues sont presque toujours au masculin, à l'exception bien entendu des *realia* désignant une femme comme *gisaeng* (une *gisaeng*, cf. une *geisha*) ou *mudang* (une *mudang*, une chamane). Il arrive cependant que l'on rencontre des *realia* non animées au féminin :

- (18) Qui a fait cette jeogori\*? Note de texte: \*Il s'agit d'une veste traditionnelle courte et à manches longues, nouée devant par un ruban, et que les femmes portaient avec la chima jusqu'au début du siècle. (Chu, traduit par Han et Pidoux, 2005, 48)

Sans doute influencés par le genre féminin des mots *jupe* et *veste* (*chima*: jupe traditionnelle) les traducteurs ont opté pour le féminin. Pour les mêmes raisons, il n'est pas rare de voir *ramyeon* ou *naengmyeon* au féminin, et même le plus souvent au féminin pluriel (cf. les nouilles, les pâtes *fpl*). Cependant, est-ce une raison suffisante? Les spaghetti(s) ont beau être des pâtes ou des nouilles, *spaghetti(s)* est du masculin pluriel (*les spaghetti(s) sont bons*). En principe, en français, les emprunts à une langue éloignée sur le plan typologique et/ou dépourvue de genre sont en effet du genre indifférencié ou masculin (« pseudo-neutralisation » du genre, Roché, 1992, p. 115). Ne serait-il alors pas préférable de laisser tous les xénismes non animés au masculin (comme c'est le cas pour toutes les *realia* non animées japonaises<sup>4</sup> et coréennes lexicalisées en français: *le taekwondo*, *du kimchi*, *un tempura*, *du tofu*, *un dan*, etc.)? Une autre solution pour les nouilles est d'utiliser l'expression *un plat de*, *un bol de* ou *une assiette de* (un plat/bol de *ramyeon*). Jeong et Batilliot (2005) emploient tantôt le masculin singulier, tantôt le féminin singulier et parfois le pluriel.

- (19) 아줌마 여기 라면 하나. 김치에 파 썰어놓고 한 그릇 얼른 내

<sup>4</sup> Notons qu'il existe cependant une exception: *tempura*. *Tempura* est un nom féminin, peut-être comme de nombreux autres emprunts récents à d'autres langues se terminant par la finale *-a* (italien: pizza, mozzarella, espagnol: marijuana, arabe: burka/ burqa, russe: vodka).

오슈. M'dame, donnez-nous dare-dare **un ramyôn** avec du *kimchi* et des poireaux. (Hwang, 2000, tome 1, p. 180, traduit par Jeong et Batilliot, 2005, p. 167)

(20) (...), 그러구 나서 데친 **두부** 한모루 끝나는데, 오늘은 저녁을 안 먹었으니까 나중 입가심으루 **라면** 하나 추가요. (...); et après du **tofu** cuit à l'eau. Mais, comme ce soir je n'ai pas dîné, j'ajouterai **une ramyôn** histoire de me nettoyer la bouche. (Hwang, 2000, tome 1, p. 178 traduit par Jeong et Batilliot, 2005, p. 165)

(21) 우리 **라면**이라두 끓여먹을까? On se fait **des ramyôn**? (Hwang, 2000, tome 1, p. 163, traduit par Jeong et Batilliot, 2005, p. 152)

Un autre problème relatif au nombre des xénismes est la marque du pluriel. En principe, tant qu'un xénisme n'est pas lexicalisé, autrement dit tant qu'il n'est pas passé au stade d'emprunt, il ne devrait pas porter la marque *s* du pluriel : des *ramyeon* (*un appartement de 23 pyeongs*<sup>5</sup> (Lee, 1992, p. 118, traduit par Kim, Lee et Coulon, 2005, p. 16).

Enfin, à tous ces problèmes liés au *maintien* de la *realia*, vient se greffer celui de la catégorie de mot (nom commun ou nom propre). On observe une absence de consensus. Le plus souvent, les traducteurs mettent une minuscule à l'initiale de la *realia maintenue*, les considérant comme des noms communs. Nous avons néanmoins relevé des passages où la *realia* commence par une majuscule.

(22) 커피를 시키고 레지가 치근거려서 **쌍화탕** 바가지도 쓰고 (...)  
J'ai commandé un café et puis aussi **un Ssanghwach'a**, plutôt cher, pour la serveuse qui m'avait fait des avances appuyées. (Hwang, 2000, tome 1, p. 30, traduit par Jeong et Batilliot, 2005, p. 33)

(23) Il conduit la princesse vers le bord **du Maru** extérieur. (Choe 2004, traduit par Grotte, p. 175)

Tout comme les mots *porridge*, *pop-corn*, *pot-au-feu*, *choucroute*, *bouillabaisse*, *tofu* ou *spaghettis* ne portent pas de majuscule, nous n'en mettrions ni à *jajangmyeon* (exemple 17), ni à *ssanghwach'a* (décoction d'ingrédients pharmaceutiques orientaux et non le nom d'une marque de thé), ni à *maru*. La présence de l'article devant la *realia* corrobore le fait que ce sont des noms communs. Notons aussi que la stratégie du *maintien* ne permet pas de comprendre pourquoi le client a commandé cette décoction,

<sup>5</sup> Unité de mesure (3,3 m2).



boisson la plus chère vendue dans un café, l'entraîneuse (et non la serveuse) poussant à la consommation.

Nous considérerions également la *realia officetel* (composé de *office* et de *hôtel*, sorte d'appartement qui peut servir, comme son nom l'indique, à la fois de lieu de travail et de logement) comme un nom commun. De la même manière que l'on ne met pas de majuscule à l'initiale de l'emprunt à l'anglais-américain *loft*, nous n'en mettrions pas non plus au xénisme *officetel* :

- (24) 전화를 끊고 나서 나는 오피스텔로 옮겨갈 짐을 꾸렸다. Après ce coup de fil, je préparai les affaires à emmener à l'**O**fficetel. (Youn, 1999, p. 80, traduit par Byon et Lee, 2003b, p. 68)
- (25) 마포 어름을 지나다가 버스 안에서 내가 영태와 함께 찾아갔던 오피스텔 빌딩을 보고는 차에서 내렸다. Un jour, passant par le quartier Map'o, je reconnus l'immeuble de l'**o**fficetel où je l'avais accompagné et descendis du bus.  
(Hwang, 2000, tome 2, p. 105, traduit par Jeong et Batilliot, 2005, p. 376)

Pour transcrire les noms de fêtes traditionnelles coréennes, il n'existe pas non plus de consensus. On rencontre certes plus souvent *Chuseok* (grande fête familiale coréenne, fête des moissons, équivalent coréen de *Thanksgiving*) avec une majuscule, mais parfois aussi avec une minuscule :

- (26) 정희야, 나 추석 전에 그이에게 찾아가볼까 해. - Chônghi, je pense que je vais aller lui rendre visite avant *ch'usôk*. (Hwang, 2000, tome 2, p. 28, traduit par Jeong et Batilliot, 2005, p. 310)

De même que Noël, Pâques ou la Pentecôte, *Chuseok* est à ranger dans la catégorie des noms propres et donc commencer par une majuscule. Il en va de même pour le *maintien* des noms de l'ancienne désignation des années dans le cycle sexagésimal (servant à désigner les années en Chine ou en Corée, combinant les 10 Troncs célestes avec les 12 rameaux Terrestres, 60 combinaisons possibles) que les traducteurs perçoivent parfois à tort comme des noms communs (l'année *kap-djin*, correspondant ici à l'année 1604, Orange et Kim, 1982, p. 32).

## VI. En guise de Conclusion

Face aux *realia* coréennes, les stratégies de substitution peuvent s'avérer idoines, selon le contexte, l'importance de la *realia* (*realia* « as background » vs *realia* « in

focus »), la fonction de la *realia*, le lectorat visé et le caractère récurrent de la *realia*. En revanche, pour traduire les *realia* récurrentes tant sur le plan infratextuel qu'intertextuel, la stratégie la mieux adaptée s'avère souvent celle du *maintien*. Le *maintien*, assorti d'une explication du sens, est tout sauf un aveu d'échec, de renoncement du traducteur, ne révèle pas son impuissance, « mais le traitement réaliste et honnête d'un contact avec la spécificité d'une culture étrangère » (Ballard, 2001, p. 110). Le traducteur, étant l'intermédiaire entre l'auteur et le lecteur, joue le rôle de médiateur entre deux cultures et deux communautés. Il doit alors souvent procéder à une sorte de négociation : la stratégie du *maintien* assorti d'une explication du sens « permet une sorte de *texte hybride où le signifiant étranger est préservé accompagné d'un signifié français, le signe étalé sur la page est le témoin d'une rencontre linguistique co-culturelle, une manière de traduire qui est à rapprocher du sous-titrage au cinéma.* » (Ballard, 2005, p. 139)

Lorsque les *realia* sont récurrentes sur le plan infratextuel, le recours à la note en fin de volume est préférable à la note en bas de page ou à l'*incrémentalisation* car le lecteur peut s'y reporter à tout moment. Lorsqu'un pays accueille des étrangers d'origine culturelle différente, il a le choix entre assimilation ou intégration. De la même manière qu'il vaut mieux intégrer les étrangers et qu'ils gardent leurs différences pour enrichir notre culture, par la stratégie du *maintien* assorti d'une note, notre langue française se verrait enrichie grâce aux « mots immigrés » ou « substantifs transfuges » pour reprendre les termes de Juttet (2006, pp. 134-135). Mieux vaut en effet garder les différences pour s'enrichir. Ainsi les *realia* récurrentes telles que *kimchi*, *maru*, *soju* pourraient « passer du stade de xénismes à celui d'emprunts » (Juttet, 2006, p. 141), comme c'est déjà le cas en anglais. Les anglophones nous ont précédés puisque certains de ces « mots immigrés » ont déjà été intégrés, c'est-à-dire lexicalisés dans la langue de Shakespeare. Viendra le jour où, une fois ces mots lexicalisés, les traducteurs n'auront plus besoin d'explicitier leur sens, comme c'est le cas depuis fort longtemps pour de nombreux mots immigrés de la langue japonaise.

## BIBLIOGRAPHIE/RÉFÉRENCES

- Ballard, M. (2001). *Le nom en propre en traduction*. Gap/Paris: Ophrys.
- Ballard, M. (2005). Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels. In M. Ballard (dir.), *La Traduction, contact de langues et de cultures* (Tome 1, pp. 125-151). Arras, Artois Presses Université.
- Berman, A. (1999). *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris: Seuil.

- Demanuelli, J., & Demanuelli, C. (1995). *La traduction : mode d'emploi. Glossaire analytique*. Paris: Masson.
- Florin, S. (1993). Realia in Translation. In P. Zlateva (Eds.), *Translation as social action: Russian and Bulgarian perspectives*. Routledge: Londres.
- Grit, D. (1997). De vertaling van realia. *Filter, Tijdschrift over vertalen*, 4(4), 42-48.
- House, J. (1977). *A Model for Translation Quality Assessment*. Tübingen: Gunter Narr.
- Ivir, V. (1987). Procedures and strategies for the translation of culture. In G. Toury (dir.), *Translation across cultures* (pp. 35-46). New-Dehli: Bahri Publications.
- Jeanmaire, G. (2008). La traduction en français des noms propres coréens – Le cas des référents culturels. *Pureopulmunhakeongu*, 73, 287-351.
- Juttet, J. N. (2006). La transcription des noms coréens est un problème français. *Lux Coreana*, 1, 133-141.
- Ladmiral, J. R. (1986). Sourciers et ciblistes, *Revue d'esthétique*, 12, 33-42.
- Meschonnic, H. (1980). *Pour la poésie II*. Paris: Gallimard.
- Mounin, G. (1994/1955). *Les belles infidèles*. Lille: Presses Universitaires de Lille.
- Nida, E. (1964). *Toward a science of translating with special reference to principles and procedures involved in bible translating*. Leyde: Brill.
- Roché, M. (1992). Le masculin est-il plus productif que le féminin. *Langue française*, 96, 113-124.
- Toury, G. (1995). *Descriptive translation studies and beyond*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Venuti, L. (1995). *The translator's invisibility: A history of translation*. London & New York: Routledge.

## SOURCES

- Choe, I. (2004). *Le tambour de Nangnang*. P. Grotte. Paris: Cric/Racine.
- Chu, Y. S. (2005). *La dame de l'Anémone*. K. M. Han & P. Pidoux. La Tour-d'Aigues : Éd. de l'Aube.
- Coyaud, M., & Li, J. M. (1979). *La tortue qui parle et autres contes et légendes de Corée*. Lyon: Fédérop.
- Coyaud, M., & Li, J. M. (1982). *Érables rougis*. Paris: Association Pour l'Analyse du Folklore.
- Coyaud, M., & Li, J. M. (1995). *Tigre et kaki et autres contes de Corée*. Paris: Gallimard.
- Han, M. S. (1995). *Le chant mélodieux des âmes*. J. Byon-Ziegelmeier, M. Lee, & H. Mine. Paris: L'Harmattan.
- Hwang, S. Y. (2000). *Oraedoen jeongwon*, tomes 1 et 2. Séoul: Changbi.

- Hwang, S. Y. (2005). *Le vieux Jardin*. E. J. Jeong & J. Batilliot. Cadeilhan: Zulma.
- Kim, Y. J. (1997). *Dongbaek-kkot-Sonakbi woe*. Séoul: Hyewon.
- Kim, Y. J. (2000). *Une averse*. M. K. Choi & J. N. Juttet. Cadeilhan: Zulma,
- Lee, C. D. (1992). *Nokcheoneneun ttongi manhata*. Séoul: Munhakgwa jiseongsa.
- Lee, C. D. (2005). *Nokcheon*. K. Kim, I. Lee. & S. Coulon. Paris: Seuil.
- Oh, J. H. (1986). Sullyejauï norae. In J. H. Oh (Eds.), *Baramui neok* (pp. 103-120).  
Séoul: Munhakgwa jiseongsa.
- Oh, J. H. (2003). *Le chant du pèlerin*. B. Lee. Arles : Picquier Poche.
- Orange, M., & Kim, S. C. (1982). *Histoire de Dame Pak, Histoire de Suk-Hyang*. Paris:  
L'Asiathèque.
- Pak, W. S. (1994). *Eomma-ui malttuk*. Séoul: Segyesa.
- Pak, W. S. (1996). Un appareil de photographie et des bottes. R. Leverrier. *Koreana*, 2(2),  
93-105.
- Pak, W. S. (2006). *Les Piquets de ma mère*. P. Maurus & S. -Y. Mun. Arles: Actes Sud.
- Pak, Y. J. (1972), *Hangukui jeonseol*, tome 1. Séoul: Hangukmunhwadoseo.
- Youn, D. N. (1999). *Kokakolla aein*. Séoul: Segyesa.
- Youn, D. N. (2001). *Saseumbeolle yeoja*. Séoul: Irum.
- Youn, D. N. (2003a). *Voleur d'œufs*. K. Lee & G. Ziegelmeyer. Paris: L'Harmattan.
- Youn, D. N. (2003b). *Les amants du Coca-Cola club*. J. W. Byon & A. Lee. Paris:  
L'Harmattan.
- Yun, H. K. (1993). Kkumkkuneun jauï naseong. *Ssal*. Séoul: Pureun sup, 91-148.
- Yun, H. K. (1997). *Los Angeles d'un rêveur*. J. Golfín, H. Y. Tcho, & J.-M Li. Arles:  
Picquier.
- Yi, C. J. (1976/1998). *Jeodo*. Séoul: Yeollimwon.
- Yi, C. J. (1991). *L'île d'Io*. Y. Choe & P. Maurus. Arles: Actes Sud.
- Yi, M. Y. (2005/1981). Geu hae gyeoul. In M. Y. Yi (Eds.), *Jeolmeun nalui chosang* (pp.  
188-238). Séoul: Mineumsa.
- Yi, M. Y. (1995). *L'hiver de cette année-là*. R. Leverrier. *Koreana*, 1(4), 87-105.

Jeanmaire, Guillaume

Dept. of French Language and Literature at Korea University

Anam-Dong, Seongbuk-Gu, Seoul 136-701, South Korea

Tel: +82-(0)2-3290-2109

Fax: +82-(0)2-3290-2100

Email: gjeanmaire@korea.ac.kr

Received on August 30, 2015

Reviewed on November 17, 2015

Revised version received on November 30, 2015

Accepted on December 24, 2015